

Nicole Bousseyrroux

La valse à quatre temps *

8 février 1972. C'est la date de naissance du borroméen dans l'esprit de Lacan, la veille du séminaire ... *Ou pire* du 9 février 1972 où, ayant dîné avec une charmante personne, Valérie Marchand, qui assistait au cours du mathématicien Georges-Théodule Guilbaud (avec lequel Lacan échangeait souvent des idées) où il avait parlé du nœud borroméen, Lacan trouva que les trois ronds lui allaient comme bague au doigt, non pour nouer le réel, le symbolique et l'imaginaire (cela viendra plus tard, en 1973), mais pour rendre compte du nouage entre les trois verbes de la phrase : *je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça*.

Un peu de grammaire. Cette phrase, énigmatique et logique à la fois, est une déclarative affirmative apparemment simple, composée d'une proposition principale, « je te demande », et de trois propositions subordonnées :

- une proposition complétive infinitive : « de me refuser » ;
- une proposition relative substantive : « ce que je t'offre » ;
- une proposition circonstancielle de cause : « parce que c'est pas ça », qui justifie l'acte de demander qui passe par un refus.

Lacan nous présente la construction de cette phrase comme un « amusement sérieux ». Le sérieux c'est celui de l'analyse linguistique à laquelle cette phrase se prête, l'amusant c'est le jeu du signifiant, et ici aussi du verbe, le jeu entre demander, refuser, offrir.

Une petite gymnastique mentale est nécessaire pour saisir ce qu'il en est de l'articulation entre ces trois verbes et leur fonction logique. Logiquement, on attendrait soit que j'offre et que tu acceptes, soit que je demande

*[↑] Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 12 mars 2026. Pour cette séance : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que : c'est pas ça » (*Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 82). Lors de cette soirée, Éliane Pamart, Lina Velez et Parham Shahrjerdi ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

et que tu donnes. Or ici, le sujet demande non pas un don mais un refus et ce refus porte sur un objet qu'il produit lui-même. La phrase superpose trois actes qui sont incompatibles : offrir est un acte de don ouvert sur l'autre. Demander est un acte de dépendance, de requête adressée à l'autre. Le sujet demande à l'autre de lui opposer un refus. Le sujet offre ce dont il sait que ce n'est pas ça sans savoir ce que serait ce *ça*. C'est une mise à l'épreuve de l'acte de demander. Qu'est-ce qui est demandé ? *Qu'il soit dit que non à la satisfaction de mon offre* parce que *c'est pas ça*. Mais ce *c'est pas ça* n'est pas dans le « ce que » de *CE* que je t'offre, il porte sur le *QUE* je t'offre. C'est *l'offre elle-même* que je te demande de refuser. Et si le *c'est pas ça* procède de la mise en question de l'offre en tant que telle, alors que se passe-t-il si on ôte l'offre ? Demander de refuser n'a plus de sens. Autrement dit, coupez le rond de l'offre, et demander et refuser n'ont plus de lien. Il en ira de même si l'on ôte du nœud de ces trois verbes n'importe lequel. Ils ne tiennent jamais à deux tout seuls. « C'est la racine de ce qu'il en est de l'objet *a* », dit Lacan, soit quelque chose dont on ne peut pas parler mais qui nous fait parler. Ce qui se demande, *c'est fondamentalement pas ça*. Le nœud borroméen coince en un point triple le *c'est pas ça* où se situe l'objet *a*. Lacan nomme ce lieu « le point triple », car il n'appartient pas à une ligne, il est entrecroisement des trois lignes des cercles borroméens en une valse à quatre temps, car le « parce que *c'est pas ça* », comme le chante Jacques Brel, c'est « beaucoup moins dansant mais tout aussi charmant » !

Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça est « la demande fondamentale », affirme Lacan. C'est, dit-il, ce « dont se fonde le discours de l'analysant » et c'est cette demande fondamentale que, « à la négliger, l'analyste fait toujours plus prégnante ». Cette demande fondamentale concerne donc le discours analytique. Qui le dit, ce « je te demande de » ? Est-ce l'analysant ou est-ce le dire de l'analyse ? Car l'analyste est aussi concerné par cette demande fondamentale puisque, à la négliger dans ce qu'elle dit de fondamental, l'analyste la ferait encore plus prégnante. Il s'agirait alors que l'analyste ne néglige pas d'y répondre. Que sa réponse amène le sujet à « la reconnaissance de ceci de fondamental que ce qui est demandé *c'est pas ça* » et dont le nœud est à *ne pas rater* ! L'analyste, pour autant qu'il se fait de l'objet *a* de son analysant, serait *CE qui répond* « *c'est pas ça* ».

Cela redéfinit l'analyse comme *nécessitant l'au-moins-trois*. Dans ce trois, vous êtes coincés et dépendants de cette triplicité. L'analyse n'est pas un pacte ou un contrat entre deux partenaires qui s'entendraient sur un *c'est bien ça, c'est comme ça*. Bien sûr il y a la demande d'amour qui est la demande transférentielle qui appelle une réponse, une satisfaction. Mais

la demande fondamentale que traite l'analyse va au-delà de la demande d'amour. Elle est demande d'*amur*, elle s'écrit sur un mur. Quel est ce mur ? C'est le mur auquel Lacan dit parler.

Un mois auparavant, le 6 janvier 1972, Lacan avait prononcé un entretien à la chapelle de l'hôpital Sainte-Anne destiné aux internes de psychiatrie ironiquement intitulé *Je parle aux murs*, s'amusant à parler de l'(a)mur, écrit avec un petit *a* entre parenthèses ¹, à propos du « bien que veut la mère pour son fils », où nous touchons du doigt tous les jours que même entre la mère et le fils la castration ça compte pour un bout. Dans l'entretien à Sainte-Anne du 3 février 1972 ², Lacan reprend ce que disait Léonard de Vinci : *Regardez bien le mur ! S'il y a une tache de moisissure, c'est une très belle occasion de la transformer en madone ou en athlète musculeux. La tache est le figuratif même. C'est du même ordre, la moisissure sur le mur et l'écriture. On y écrit des tas de choses, Défense de ceci, de cela. Mais il y a l'impossible à atteindre l'au-delà du mur. Il y a « le clivage du mur ». Installé devant, il y a la parole et le langage. « Derrière, ça travaille, peut-être, mathématiquement. » Un discours qui s'appelle la science a trouvé moyen de se construire derrière le mur. Seulement, il est strictement impossible de mettre l'ombre d'un sens à quoi que ce soit qui s'articule en termes algébriques ou topologiques. Il n'y a du sens que pour ceux qui devant le mur se complaisent des taches de moisissure si propices à être transformées en madone ou en dos d'athlète. Enfin, c'est du mur qu'il faut partir pour se faire une saine idée de l'amour et de ce qui y est châtrant et qui est ce qui colle le sujet au mur de son fantasme.*

Lacan enfonce le clou le 9 février 1972 : en voilà une lettre d'*amur*, « Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça ». « C'est très précisément ça, la lettre d'amur, la vraie ³. » Ce n'est pas la lettre volée de Poe, qui arrive toujours à destination. Entre le destinataire et le destinataire il y a un tiers qui fait mur. La lettre d'*amur* n'a pas de facteur de la vérité pour l'apporter à destination. Elle renvoie son destinataire, comme le boxeur, dans les cordes. Elle l'envoie *entre* les cordes du nœud de la demande fondamentale entre lesquelles se bat la mesure d'une « valse à mille temps qui offre seule aux amants trois cent trent-trois fois l'temps de bâtir un roman ».

1. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 103-104.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 74.

3. ↑ *Ibid.*, p. 82.